



JEAN-PAUL GOUX

À la
lisière

Champ Vallon

Au milieu des bois, comme ils appelaient leur maison, Thibaud et Claire ne nous en parlaient jamais vraiment quand ils venaient dîner chez mes parents, ils s'en tenaient à nous prévenir de leur prochain départ, et c'était Claire qui s'y rendait le plus souvent pour travailler, seule, comme elle disait préférer le faire parce que c'est ainsi qu'elle se sentait au plus près du ciel et des arbres, sans autre souci que celui de leur présence et de ce qu'elle pourrait en faire au cœur de la maison déserte. Nous n'en connaissions que l'adresse, nous ne savions pas de qui elle leur venait, quelle allure elle avait, dans quel état elle était, et au fond cela ne nous importait guère dès lors qu'ils nous donnaient à sentir leur attachement à une maison installée au milieu des bois. L'amitié, et même la plus précieuse des amitiés, celle qui liait

Thomas et Thibaud, et plus tard celle de Thomas et Julienne pour Thibaud et Claire, cette amitié n'a jamais porté atteinte à leur discrétion au sujet de leur maison. Thomas et Thibaud étaient de vrais amis, que seul le hasard a fait placer côte à côte à la même table du lycée réputé où ils entraient en hypokhâgne avec le même désir, une fois admis à Normale et reçus en bonnes places à l'agrég, celui de commencer enfin leur recherche philosophique, pour l'un et l'autre parfaitement claire : Merleau-Ponty pour Thomas et Spinoza pour Thibaud. Rien de vraiment étonnant ici, dans ces deux brillantes réussites universitaires qui les ont fait se retrouver l'un et l'autre sans trop tarder professeurs à la Sorbonne à l'époque où ce nom ne nécessitait aucune précision. Tout ce temps fut pour eux dans l'exigence du travail qu'ils partageaient et par là même s'aidaient à ne jamais oublier dans les tentations innombrables, toujours parfaitement légitimes, que leur offraient jour après jour et semaine après semaine les beautés diverses de ce monde où ils vivaient, au cœur de Paris. Ils ont eu exactement dans les mêmes mois

d'une même année à choisir et à désirer être choisis par une femme qui n'avait pourtant aucun rapport avec cette philosophie qui était pour eux jusqu'alors l'essentiel de leur vie : Julienne, qui allait se consacrer à la littérature contemporaine, serait bientôt l'épouse de Thomas ; et Thibaud aurait Claire pour épouse, une dessinatrice, plasticienne, infographiste, peintre : une artiste, comme on n'ose plus guère appeler ceux dont l'attention aux formes infinies du monde naturel engage l'essentiel de l'existence. Et moi, fils d'un lecteur ardent de Merleau-Ponty et d'une lectrice ardente qui a contribué au développement de cette critique génétique qui s'attache à la fabrication d'un texte grâce à l'exploration de ses manuscrits, moi, je dois à ma mère d'avoir conçu que l'analyse littéraire pouvait devenir le travail de ma vie, comme je dois à mon parrain profond lecteur de Spinoza de m'avoir permis, un jour où par hasard nous nous trouvions ensemble dans notre bonne librairie, de découvrir le poète auquel je consacre désormais ma thèse, Jean-Philippe Salabreuil, tandis que Clotilde, ma compagne, a choisi de consacrer

crer la sienne à un écrivain belge récemment décédé alors qu'il avait tout juste soixante-deux ans, Jacques Cels.

Si j'avais eu avant l'hiver dernier — sans grande nécessité, comme on fait état du petit monde qui est le vôtre à un camarade sympathique avec qui l'on apprend à se connaître — si j'avais eu à évoquer superficiellement le petit monde de mes parents et de leurs plus proches amis, je n'en aurais sans doute pas dit bien davantage. Mais depuis cet hiver où nous venions tout juste, Clotilde et moi, de mettre en route nos thèses respectives, — depuis cet hiver, avec la mort subite de Claire et cet enterrement où Thibaud nous paraissait ailleurs, comme devenu muet, rien n'est plus pour nous exactement pareil. Thibaud avait très vite quitté Paris et la Sorbonne, était parti *Au milieu des bois*, ne répondait plus guère aux lettres de ses amis que par une courte phrase de remerciement, écrite sur ces cartes des galeries qui avaient annoncé en d'autres temps les expositions de Claire. Nous étions ainsi, nous tous, ses amis de toujours, compagnons ou compagnes, ceux que je connais et certainement tant d'autres que

je ne connais pas, nous étions non seulement sans véritables nouvelles de Thibaud depuis des mois, mais même, désormais, depuis quelque temps, sans réponses, si courtes soient-elles, et sans même un simple avis de réception de nos courriers.

Et voici que nous avons reçu une lettre de Thibaud, à nous deux adressée, Clotilde et moi, une lettre chaleureuse et brève, avec une invitation à venir le retrouver *Au milieu des bois* comme s'il avait eu l'habitude de le faire, tandis que sur une feuille jointe il prenait soin de nous expliquer le parcours depuis Paris, avec le n° de l'autoroute, jusqu'à la sortie n° 24 en direction de Chaubreuil où l'on avait à suivre les flèches indiquant le Centre Ville et puis la direction de Senceney. Nous serions très vite dans la campagne avec ses prés et ses vaches rousses. Huit kilomètres plus loin, des lotissements de petites maisons à jardin bordent le village avant que la rue ne serpente entre les anciennes fermes retapées, elle passe bientôt devant la petite église, fait un virage à angle droit, commence une pente légère bordée de fermes puis de champs sur la droite tandis sur la gauche apparaissent le

long mur de pierre de la dernière maison du village et ses deux portes cochères à quelque distance l'une de l'autre : le portail de la seconde serait ouvert pour notre arrivée et nous pourrions monter sans crainte le flanc d'herbe au-dessus du trottoir pour entrer en voiture dans la cour.

Au bonheur de découvrir dans cette lettre la preuve vivante que Thibaud pouvait s'arracher de l'accablement auquel le condamnait la disparition de Claire s'ajoutaient l'impression flatteuse d'avoir été choisis pour être les premiers à découvrir sa maison *Au milieu des bois*, et l'impatience de connaître les raisons qui lui faisaient souhaiter de nous y inviter. Comme il nous laissait choisir la date de notre venue, nous lui avons immédiatement écrit pour lui annoncer notre arrivée dans la prochaine semaine et pour lui dire notre joie de le retrouver très bientôt.

*

Nous étions là, après un peu plus de quatre heures et demie de route, et ce qui me reste de ma première impression dans cette cour

où nous venions à peine de franchir le portail qu'apparaissait déjà Thibaud descendant les marches du perron de la maison comme s'il avait guetté notre arrivée, ce qui me reste c'est l'impression d'avoir pénétré dans un vaste cloître de pierre, sans une seule plante, au sol couvert de cailloux, fermé latéralement par des murs de pierre, tandis que l'absence de volets aux fenêtres des trois niveaux d'une longue façade laissait visible toute la pierre de ses murs, tandis qu'un étroit chemin de pierre bordait cette façade au perron accessible par un escalier de pierre, et tandis qu'un mur de pierre était collé de part et d'autre de la façade exactement dans son axe comme s'il la prolongeait et où de chaque côté une porte au linteau de pierre restait fermée. Je vois bien qu'en présentant ainsi les choses je prête à mon attention en ce moment de notre arrivée dans la cour une attention que je ne pouvais avoir tout à fait, mais quant à mon impression, ce qui contribuait à la fabriquer, c'était bien cette présence envahissante de la pierre, si bien qu'en ce moment où nous arrivions chez Thibaud, je me sentais plutôt au milieu des pierres qu'au milieu des bois.

Thibaud descendait du perron et venait vers nous, les bras levés, les bras ouverts, les mains entourant bientôt le visage, les joues de Clotilde, et puis les miennes avant qu'elles ne s'écartent, se posent sur mes épaules tandis qu'il m'embrassait comme je l'embrassais. Et puis il m'emmena par la main en faisant signe à Clotilde de nous suivre vers la maison. C'était la fin de la matinée, c'était le printemps, il faisait beau, tout était étrangement beau dans cette cour autour de nous, j'avais le cœur battant, je ne savais pas pourquoi, comme quand on est bouleversé. Nous étions sur le perron, il s'arrêta un instant en nous demandant de nous retourner pour nous montrer, à gauche du portail de l'entrée, un petit bâtiment tout en longueur, guère plus haut que le haut mur de clôture, dont le toit de lauze couvrait deux parties bien distinctes, à droite entièrement murée, accessible sur le côté par une étroite porte basse, qui était le four à pain, et sur la gauche, la remise, murée sur trois côtés et entièrement ouverte sur la cour, qui ne servait plus aujourd'hui qu'à garer une voiture et où nous pourrions rentrer la nôtre le

moment venu. Comme notre voyage nous avait sans doute un peu fatigués, il nous proposait de prendre le temps de déjeuner tranquillement et, si nous le souhaitions, d'aller nous laver les mains dans les petites toilettes qui étaient tout de suite à gauche de l'entrée. Après le déjeuner, il nous montrerait les deux chambres où nous pourrions nous installer l'un et l'autre séparément si nous le souhaitions.

Nous sommes entrés dans la maison par un large couloir lumineux, une galerie pavée de grandes dalles claires et comme veinées de bleu qui avait deux portes de chaque côté, la première, à gauche, restée fermée, une galerie où régnait en son milieu la spirale d'un escalier en bois et qui s'ouvrait sur le jardin par une grande porte à double battant. Nous avons traversé la galerie sans même jeter un coup d'œil dans ces pièces aux larges portes à double battant ouvertes de chaque côté, deux à droite et une à gauche après les « petites toilettes », sans même nous arrêter au moment où nous contournions l'escalier en vis, entre les hauts murs de larges pierres parfaitement taillées et ajus-

tées, imprimées d'irrégulières vagues délicatement bleutées dans leur matière uniformément crème, et nous sommes arrivés sur le perron : avant de descendre les marches, à peine avions-nous posé les mains sur la rampe que Thibaud nous disait d'une voix chaude, comme épanouie : « Et voici le jardin ! Un peu plus de deux hectares, entre ses murs de pierre. Je vous laisse le plaisir de le fréquenter à votre guise ! Permettez-moi juste quelques remarques. Je vous montrerai le plan de la maison et du jardin : côté rue et côté grange, c'est comme un demi-carré qui partage sa diagonale avec un demi-cercle voué aux arbres. À votre gauche, dans l'angle du premier portail d'entrée ouvert sur la rue, commence cette longue haie de buis, de thuyas et de quelques noisetiers qui cache le verger de mon voisin, et qui est interrompue uniquement par le bâtiment de la grange avec son haut toit très pentu, et un peu plus loin par la petite tour circulaire du colombier au toit pointu couvert de lauze. L'invisible enceinte en demi-cercle commence tout au bout cette longue haie, elle termine à droite sa courbe contre le mur

rectiligne construit le long de la Grand-Rue. Une rangée de peupliers suit le mur côté rue tandis que dans l'hémicycle sont dispersés quantité d'arbres de toutes sortes, solitaires ou réunis en trio : vous pouvez voir ce hêtre pourpre au fût rectiligne, ce chêne avec ses branches tourmentées, ce noyer en forme de demi-sphère, ou ces longues tiges des feuilles du liquidambar, ou ce trio de trembles avec leurs feuilles mobiles et leurs troncs sinueux. » Il nous signala l'existence d'une étroite petite porte ouvrant sur l'extérieur, prise dans le mur de pierre qui ceinture le jardin, tout au fond, exactement dans l'axe du perron, précisait-il sans en dire davantage en tendant le bras dans cette direction. Je sentais grandir l'envie d'aller marcher avec Clotilde dans ce vaste jardin, cette douce pente d'herbe discrètement enclose dans une enceinte demi-circulaire habitée d'arbres divers et mystérieusement fermée sur l'espace invisible au-delà — l'envie d'aller jusqu'à ce mur pour découvrir ce qu'il y avait derrière. Mais Thibaud souhaitait nous montrer encore quelque chose dans le jardin, sans aller trop loin.